



DON DE LAIT MATERNEL

Généreuses jusqu'au bout des seins

En septembre, le lactarium d'Île-de-France suspendait son activité après deux décès suspects de nouveau-nés. Il a depuis été mis hors de cause, mais cette triste nouvelle nous a interpellées : au fait, c'est quoi un lactarium ? Alimentée par des donneuses, cette banque de lait maternel permet de nourrir les bébés prématurés. Reportage d'un bout à l'autre de la chaîne.

PAR AMÉLIA BLANCHOT - PHOTOS THEOPHILE TROSSAT POUR CAUSETTE

La voiture blanche s'enfonce dans la campagne angevine, à travers un dédale de hameaux. En cette matinée de février, elle stoppe au pied d'une imposante maison. Il est 10 h 20 à Denée (Maine-et-Loire), Anita Chaumet entame sa collecte de lait maternel. Cette auxiliaire de puériculture du lactarium de Nantes (Loire-Atlantique) vient récupérer le précieux liquide au domicile des donneuses. Elisabeth Milliot, 36 ans et trois enfants, fait entrer la professionnelle. « Bonjour bébé, je viens te piquer ton repas ! » lance Anita à Loane, petit dodu de bientôt 4 mois qui gigote dans son parc. « Vu son poids, je vous assure qu'il y en a suffisamment pour vous », réplique la mère en riant. Après un bref échange,

les deux femmes se dirigent vers le congélateur. Dans un tiroir, des dizaines de biberons étiquetés contiennent son excédent de lait maternel stocké pour le lactarium.

« J'ai commencé à donner quinze jours après la naissance de Loane, c'était une évidence. Mon aîné est né prématuré, et j'avais eu droit au lait d'une autre maman pendant quatre ou cinq jours. Je voulais rendre la pareille, d'autant que j'ai de quoi nourrir deux enfants », confie cette assistante maternelle. L'abondance est telle qu'il lui arrive d'en mettre... dans le bain de ses enfants ! « Ça a très bien marché sur la peau sèche de mon garçon. J'en connais même qui en font des flans ! » s'enthousiasme Elisabeth. En attendant

d'éventuelles recettes expérimentales, la maman a offert, ce jour, 4 litres de lait. Ils sont rangés dans la glacière bleue d'Anita, puis transférés dans le congélateur de son véhicule. 10 h 35, elle reprend le volant : « La prochaine donneuse a 10 litres en stock ! Notre voiture est tombée en panne, nous avons dû reporter notre venue et son congélateur est plein. » En moyenne, l'auxiliaire de puériculture passe toutes les trois semaines.

L'aliment le mieux toléré par les prématurés

Ce mercredi, Anita a rendu visite à trois mamans. C'est le rythme habituel de ses collectes bihebdomadaires. Afin de ne pas briser la chaîne du froid, elle s'astreint à un rayon de 100 kilomètres autour de Nantes. Une fois la tournée terminée, les biberons sont déchargés au lactarium, situé au sous-sol de la maternité du CHU de Nantes. Fondé en 1950, cet établissement gère la collecte, le traitement et la distribution du lait maternel aux bébés prématurés, à l'instar de trente-six autres en France. « Le lait maternel est délivré uniquement sur prescription. Ce n'est pas une obligation d'alimenter les prémats avec, mais c'est une recommandation médicale, car il est riche en facteurs anti-infectieux et probablement meilleur pour le développement. Et puis il est moins agressif pour le tube digestif que le lait industriel, qui provoque plus d'entérococolites [inflammation de l'intestin, ndr] », détaille Cécile Boscher, pédiatre, responsable de l'établissement nantais et vice-présidente de l'Association des lactariums de France (ADLF).

Selon l'association, 50 000 enfants naissent prématurément dans notre pays, soit plus de 6 % des 800 000 naissances annuelles. Pour nourrir tout ce petit monde, les lactariums encouragent les mamans de ces nouveau-nés à allaiter. « Toute une organisation existe déjà pour l'allaitement des bébés à terme. Nos missions se concentrent sur la promotion de celui des prématurés. Peu de femmes savent que ça peut bien se dérouler », précise le professeur Jean-Charles Picaud, président de l'ADLF. L'objectif est donc purement thérapeutique, mais les équipes peinent souvent à convaincre les mères. « Elles sont généralement choquées par ce qui vient de leur arriver. Du côté physiologique, nous savons que les montées de lait sont plus tardives dans leurs cas. Il faut stimuler la lactation et ce n'est pas toujours leur priorité », note



Le lait cru peut être conservé quatre mois au congélateur, six mois quand il est pasteurisé.



Marie Martin, donneuse dont le père a été sauvé grâce aux dons de lait maternel, est ravie de s'investir, depuis la naissance d'Ulisse, dans cet acte solidaire.

Cécile Boscher. C'est à ce moment précis que les biberons des banques de lait arrivent à la rescousse. Le produit biologique y est minutieusement analysé (lire encadré), puis pasteurisé dans des salles aux allures de laboratoires, avant d'être stocké dans de grandes chambres froides.

Geste anonyme et gratuit

La majorité des donneuses n'a jamais mis un pied dans cet univers médical. Généralement, tout commence par une voix au bout du fil. À l'image de Sarah Vasseur, 27 ans, qui, malgré une première grossesse, ignorait tout de ce geste anonyme et gratuit : « J'avais des engorgements douloureux à cause de mon surplus, c'est la Protection maternelle et infantile [PMI] qui a évoqué le sujet. On parle beaucoup des femmes qui vont manquer de lait, peu de celles qui en ont trop. » Lors du premier appel, les mamans sont soumises à un questionnaire. « Ils m'ont demandé si j'avais contracté certaines maladies, si je fumais, si je buvais, etc. Deux jours après, j'ai reçu un carton avec des biberons, des étiquettes, une notice, une ordonnance pour faire une prise de sang et une autre pour louer un tire-lait », énumère cette aide médico-psychologique en Vendée.

Tous les matins, Sarah applique son tire-lait électrique sur un sein, puis l'autre. C'est le rituel « lactarium » avant d'allaiter Nina, 4 mois. L'opération s'accompagne d'un bruit de trayeuse. « Il y a des femmes que ça dégoûte, moi je m'en moque. Ça m'embêtait de jeter du lait, c'est tellement précieux. C'est du doux en urt : je m'en débarrasse et j'aide les prémats », considère celle que ses



amis surnommé « la laiterie de Montaigu », par référence à une entreprise locale. Les copains la chambrent, quid de son mari ? « Aujourd'hui, j'en suis fier. Au début, je n'étais pas spécialement d'accord, car je trouvais que c'était une source de boulot en plus... Elle était déjà très fatiguée avec la naissance de la petite, moi aussi. Nous étions un peu à cran », se souvient Sébastien.

"Partager la cantine"

Marie Martin, 38 ans, mentionne également l'affaiblissement causé par la surproduction. « Ça fatigue énormément. Mais je tiens à dire que le don est quelque chose de très simple. J'y arrive même dans ma toute petite maison ! » souligne d'une voix douce la maman d'Ulysse, 5 mois, à qui elle a demandé au préalable « s'il était d'accord pour partager la cantine ». Vendeuse de fruits et légumes sur l'île de Noirmoutier, elle avait connaissance de cet acte solidaire sans savoir comment faire. Elle est désormais très impliquée dans cette démarche. « Malgré les contraintes, elles sont généralement pleines de bonne volonté », estime Anita Chaumet. Certaines abandonnent avant d'avoir essayé, d'autres arrêtent dès la première fois. En la matière, il n'y a ni règle ni obligation. Donneuse d'un jour n'est pas donneuse toujours ! ●



Pendant sa tournée, Anita Chaumet, auxiliaire de puériculture, vient récupérer des biberons chez Elizabeth Milliot, qui a un bébé de 4 mois. Le lait des donneuses peut être collecté jusqu'à 6 mois de leur enfant.



Armelle Roiné, puéricultrice au lactarium de Nantes, qui recueille près de 4000 litres de lait chaque année. L'établissement est autosuffisant, contrairement à d'autres, qui lancent régulièrement des appels aux dons.

Un "médicament" super contrôlé

Le 3 septembre, l'Assistance publique-hôpitaux de Paris (AP-HP) annonce la suspension de la délivrance de lait provenant du lactarium d'Île-de-France « par précaution ». Cette décision fait suite à la suspicion de contamination de trois grands prématurés par la bactérie *Bacillus cereus*, dont deux n'ont pas survécu. Après enquête, le lait délivré n'a pas été mis en cause dans ces contaminations, et l'établissement a repris son activité le 3 octobre.

Cet événement a été l'occasion de rappeler au grand public que ce produit humain est soumis à de nombreux contrôles. L'Agence nationale de sécurité du médicament et des produits de

santé (ANSM) est chargée de l'inspection des lieux, le personnel doit respecter la lettre son guide de bonnes pratiques. « Le lait est considéré comme un médicament. Il y a des risques de contamination de tuberculose, d'hépatite, etc. Outre les analyses sérologiques imposées aux donneuses, nous recherchons des bactéries pas forcément dangereuses pour un bébé à terme, mais qui peuvent l'être pour un prématuré », explique Cécile Boscher, vice-présidente de l'Association des lactariums de France (ADLF).

Pour ces raisons, les échanges ou dons « sauvages » sont bannis par les équipes médicales. L'image de la nourrice d'antan qui allaitait le bébé

d'autrui est bien lointaine. « Les lactariums n'ont pas été créés pour remplacer les nourrices. Ils sont apparus au début du XX^e siècle [le premier aux États-Unis en 1910, ndr], lorsque la médecine a commencé à prendre en charge les prématurés. À la fin du XIX^e siècle, ces bébés étaient présentés dans les foires comme des monstres », relate le président de l'ADLF En France, le premier lactarium a ouvert ses portes à Paris en 1947. ●

Créer pour se remettre à flot

À La Rochelle, un chantier d'insertion permet à 21 personnes éloignées de l'emploi d'élaborer des pièces uniques en matières recyclées.



ANNE NAUDET, styliste : « Au début, les employés font un objet simple comme un porte-monnaie, puis ils confectionnent des sacs, plus complexes. »

OLIVIER CARTALLIER, responsable de Remise à flot : « Être couturier n'est pas un critère pour nous rejoindre. Une formation est prévue. »



LÆTITIA DANJOU, employée en contrat d'insertion : « J'aime cet univers créatif. Le côté récup' est particulièrement sympa ! »

Au royaume des textures, le lieu est digne d'une caverne d'Ali Baba. Chutes de voiles de bateaux, lances à incendie usagées, radeaux de survie décortiqués, bleu de travail obsolètes, bâches publicitaires surannées... Le grand hangar de Remise à flot abrite une profusion de matières récupérées dans les 200 km à la ronde. « Nous voulons, au maximum, que l'approvisionnement reste local », précise Anne Naudet. Cette styliste est aussi une encadrante du chantier d'insertion porté par l'association Blan'Cass à La Rochelle. Ici, 21 personnes éloignées de l'emploi sont employées en contrat à durée déterminée d'insertion (CDDI) pour confectionner des sacs, des bagages, des accessoires et des objets de décoration.

Chaque pièce est unique, conçue avec soin dans l'atelier de couture attenant à l'une des deux boutiques. Sur chaque réalisation une étiquette précise les matières utilisées, ainsi que le prénom de l'employé(e). « C'est un super outil pour la confiance en soi, c'est notre petit plus. Ce travail est valorisant, il prouve à chaque personne qu'elle est encore capable d'apprendre. Si

l'objet est vendu en magasin, c'est qu'il est nickel, sinon il est déclassé », affirme Olivier Cartallier, accompagnateur socio-professionnel et responsable du chantier d'insertion.

Quand j'ai terminé un sac, je me dis : « Waouh ! Le rendu est beau. C'est du sérieux », estime Lætitia Danjou, 34 ans, nouvelle recrue de Remise à flot. Cette employée, formée dès son arrivée, travaille 24 heures par semaine dans l'atelier de couture, avec 6 hommes et 11 femmes. Deux hommes sont en charge de la gestion du hangar, tandis qu'une vendeuse s'occupe de la seconde boutique ouverte dans le centre-ville de La Rochelle l'an passé. Depuis sa création, en 2008, Remise à flot poursuit son expansion. Le petit atelier de couture créé à l'époque par un centre social pour recycler des voiles est aujourd'hui devenu grand. Une multitude de matières sont venues enrichir des collections toujours plus prisées. ♡

POUR EN SAVOIR PLUS

Achats en ligne via la page Facebook de Remise à flot. Points de vente à La Rochelle : 72 rue de Québec et 21 quai Maubec. Tél. : 05 46 29 14 11. www.remiseaflot.com

AMÉLIA BLANCHOT

Les handicapés prennent le large

En Charente-Maritime, l'association Cap Handi embarque des personnes en situation de handicap sur un voilier aménagé pour la navigation au long cours.



MICHEL RICHARD, membre de l'association : « À bord, ne pas être sur mon fauteuil roulant me permet de me sentir comme tout le monde. »

CHRISTOPHE SOUCHAUD, skipper : « Le bateau a été aménagé pour que tout le monde puisse participer aux manœuvres. »



JEAN-MICHEL BERNARD, président de Cap Handi : « Ces navigations nous font largement repousser nos limites. »

Son fauteuil roulant est calé sur le ponton, face à la coque bleu turquoise du voilier. À la force des bras, Jean-Michel Bernard, paraplégique, se hisse à bord de *Sochris Nine*. Son équipement est rangé illico dans un recoin du bateau, loin des regards. L'embarcation est aménagée pour que les personnes handicapées se déplacent en autonomie : cordes servant de main courante, treuil pour descendre dans le carré, sièges baquets avec des sangles de maintien abdominal... « Ici, chacun doit oublier son handicap », lance Christophe Souchaud, skipper à l'origine de cet agencement.

En 2014, le capitaine a eu l'idée folle d'embarquer un équipage mixte de personnes valides et en situation de handicap pour le convoi retour de la Route du rhum, la mythique course transatlantique. « Je voulais leur faire dépasser leurs limites, aller au-delà des ronds dans l'eau proposés classiquement. Tester la navigation hauturière sur une semaine, c'est autre chose. On m'a traité de fou, les assureurs ne voulaient pas suivre », raconte le marin.

Cette belle aventure s'est déroulée sans encombre. Jean-Michel Bernard était de la partie. Emballé par le concept, cet agriculteur a pris le relais en fondant Cap Handi en 2016. « Notre vocation est la pratique de la voile hauturière en équipage mixte. Nous sommes ouverts à toute forme de handicap. Cet hiver, le *Sochris Nine* est parti quatre mois, de La Rochelle au Cap-Vert, en passant par les Açores. Des escales permettaient d'effectuer des changements d'équipage », affirme le président de cette association auréolée d'un trophée Sport responsable.

Michel Richard, paraplégique, a navigué une semaine entre Madère et les Canaries. « C'était très agréable, le bateau est bien aménagé. Quand je suis chez moi, j'ai souvent mal. En mer, mon corps est moins douloureux, car je suis tout le temps actif. C'est une bonne thérapie, même si ce n'est pas le but », confie le matelot en herbe. « À bord, nous quittons notre fauteuil. Au quotidien, nous en avons très peu l'occasion », relève Jean-Michel Bernard. ❖ AMÉLIA BLANCHOT

POUR EN SAVOIR PLUS

Cap Handi, 24 avenue du Commandant-Lislaick, 17690 Angoulins-sur-Mer.
Tél. : 06 11 04 64 06.
www.caphandi.org
ou cap.handi17@gmail.com

Prêcheurs de biodiversité

Dans l'île d'Oléron, les militants de l'association Iodde sensibilisent les pêcheurs à pied à une pratique respectueuse du milieu naturel.



ANA MARIA LE GOFF, responsable du service espaces naturels : « Globalement, nous sommes bien accueillis par le public. »

PIERRE, AURÉLIA, JADE ET COLYNE, apprentis pêcheurs : « On va respecter la réglementation, on n'est pas là pour dénaturer l'environnement. »



JEAN-BAPTISTE BONNIN, coordinateur : « En dix ans, nous avons vu que la nature se reconstitue sur les estrans. Il y a de l'espoir ! »

À l'orée d'une forêt de pins, l'océan s'est largement retiré de la longue étendue de sable de Boyardville. C'est jour de grande marée dans l'île d'Oléron (Charente-Maritime), le spot promet d'être prisé par une foule de pêcheurs à pied. Il est 10 heures, une mère et ses deux filles marchent déjà avec des coques, de petits coquillages rayés, dans leurs épuisettes. Jean-Baptiste Bonnin, coordinateur de l'association Iodde (île d'Oléron développement durable environnement), les interpelle : « Bonjour, savez-vous qu'il y a une réglementation à respecter ? » « Absolument pas ! », répond la jeune femme, interloquée mais disposée à écouter les instructions. À l'aide d'une règlette, le naturaliste lui explique les tailles légales de capture, la quantité autorisée, les techniques à privilégier... Quelques mètres plus loin, son mari, un gaillard tatoué, a également déniché des coques. Toutes trop petites, comme celles de son épouse. « On va les relâcher et en chercher de plus grosses », affirment en chœur ces touristes venus de Troyes. Les cinq salariés et la centaine de bénévoles de

Iodde mènent ces actions de terrain depuis 2004.

« Nous avons formé aussi le personnel des offices de tourisme, les hébergeurs, les gendarmes ou certains salariés des collectivités », précise le coordinateur. À l'image du service des espaces naturels de la communauté de communes, venu prêter main-forte pour cette « marée de sensibilisation », « Le but est uniquement de faire de la pédagogie, nous ne sommes pas habilités à infliger des amendes », précise la responsable, Ana Maria Le Goff.

Au terme de cette décennie de mobilisation, les efforts paient.

« Une thèse a montré que, en 2004, 40 % des pêcheurs de crabes retournaient les rochers sans les remettre, entraînant une disparition de 75 % d'espèces. Aujourd'hui, ce n'est presque plus le cas ; 72 % des pêcheurs connaissent la réglementation, contre 15 % en 2004. Même si nous avons encore des soucis avec les stocks de coques, nous arrivons à bien faire bouger les choses. Nous sommes assez étonnés d'une telle amélioration », affirme Jean-Baptiste Bonnin. ❧ AMÉLIA BLANCHOT

POUR EN SAVOIR PLUS

CPIE Marennes-Oléron, association Iodde.
111 route du Douhet, 17640 La Brée-les-Bains.
Tél. 05 46 47 61 65. www.iodde.org

FESTIVAL DU FILM
DE LA ROCHELLE

AUJOURD'HUI

Parmi 200 films à l'affiche jusqu'au 10 juillet, « Sud Ouest » vous guide et vous fait partager sa sélection totalement subjective.

« **MASCULIN FÉMININ** », de Jean-Luc Godard. Pour bien démarrer la journée, un classique de la Nouvelle vague ! À l'affiche, deux acteurs peu connus à l'époque : Chantal Goya et Jean-Pierre Léaud. À 10 h 30, à La Coursive.



« **Masculin féminin** » est sorti en 1966. PHOTO DR

RENCONTRE avec Gianfranco Rosi (lire ci-contre), animée par Nicolas Thévenin. À 16 h 15, à La Coursive. Entrée libre. Pour les inconditionnels du réalisateur, ne manquez pas « **BELOW SEA LEVEL** », documentaire captivant sur des marginaux vivant dans le désert.

« **TOUR DE FRANCE** », de Rachid Djaidani, qui a eu l'audace de réunir Gérard Depardieu et le rappeur Sadek. Une initiative audacieuse sélectionnée à la Quinzaine des réalisateurs. À 20 h, à La Coursive.

« **UNE VIE DIFFICILE** », de Dino Risi. Projetée dans le cadre de la rétrospective Alberto Sordi, cette comédie est considérée comme « le film des espoirs déçus ». Réjouissant ! À 22 h 30, à La Coursive.

La complexité d'une île

AVANT-PREMIÈRE
Gianfranco Rosi présentait hier « **Fuocoammare** », un documentaire sur la tristement célèbre île de Lampedusa

« **Sud Ouest** » Vous êtes resté un an en immersion à Lampedusa. Quelles ont été vos méthodes de travail sur place ?

Gianfranco Rosi Au début, j'avais un projet de court-métrage sur l'identité de cette île, un portrait qui ne soit pas uniquement lié aux tragédies. Quand je suis arrivé, il n'y avait pas de migrants car leur centre avait brûlé [...] Mais je n'arrivais pas à trouver le point de vue à adopter. Donc j'ai abandonné cette idée. Et le dernier jour, avant de rentrer à Rome, j'avais une bronchite. Je suis allé voir un médecin et j'ai rencontré celui qui allait devenir l'un de mes personnages principaux. J'ai parlé avec lui pendant trois heures puis il m'a donné une clé USB. J'ai découvert plus de vingt ans d'archives sur l'île, les migrants, sur sa vie. Je suis donc revenu pour approfondir le sujet, en faire un long-métrage qui intègre le point de vue des locaux. Je savais que les migrants allaient revenir, mais j'avais besoin de prendre le temps, je l'ai pris.

Dans votre documentaire, les histoires des migrants et des habitants évoluent en parallèle. Pourquoi ne se croisent-elles jamais ?

Car c'est la réalité. Il n'y a pas de contact entre ces deux mondes. À cette époque l'opération Mare Nostrum venait d'être mise en place, elle déplaçait les frontières de Lampedusa à l'intérieur de la mer. C'était pour



Le réalisateur a reçu l'Ours d'or au Festival de Berlin. On peut le rencontrer à La Coursive aujourd'hui, à 16 h 15. PHOTO PASCAL COUILLAUD

sauver les migrants en mer, mais cela a complètement changé le procédé d'assistance, il s'est bureaucraté. Ça a modifié les rapports entre les migrants et les habitants [...] J'ai eu besoin d'une clé d'entrée pour exprimer cela. J'ai cherché un enfant de 12 ans qui puisse me servir de fil conducteur. Un jour, j'ai rencontré Samuele (personnage principal, NDLR) et je suis tombé amoureux de lui ! Il avait l'esprit d'une personne âgée, avec sa solitude et son monde intérieur. Les deux mondes se superposaient. Je prenais conscience qu'il y avait un monde que je n'étais pas capable de filmer, mais qui existait.

À propos des migrants, vous expli-

quez que la « mort » vous est tombée dessus. Comment avez-vous géré cette émotion ?

J'ai passé quarante jours à bord d'un bateau, en deux voyages de vingt jours. Au cours du premier, je n'ai pas rencontré de migrants [...] Au second voyage, par un mer calme et très belle, j'ai filmé des centaines de personnes complètement silencieuses sur un bateau, puis des cadavres. Je ne m'attendais pas du tout à ça. C'était un cauchemar. Je me suis demandé si je devais filmer ou pas et j'ai décidé que oui. Tout à coup j'ai réalisé qu'il y avait d'autres personnes au fond, décollées à cause des fumées du moteur. Le capitaine m'a dit que je devais témoigner de cette

scène car le monde devait être au courant de cette « chambre à gaz ». Quelque chose de violent s'est passé en moi et j'étais absolument incapable de continuer. Ça a profondément changé l'idée du film. Comment utiliser ces images ? [...] À la fin, il y a vingt-trois minutes de silence. Un deuil provient de cette image, pour donner de la dignité à l'île et au personnage principal, qui change énormément. Au départ, il tue les oiseaux avec des lance-pierres, à la fin il parle avec. L'oiseau lui livre un secret, j'espère qu'il va le donner au public. Je n'ai pas sous-titré cette séquence pour que chacun soit libre d'imaginer son secret.

Votre ambition n'était pas de faire un film politique. Pourtant il l'est, non ?

C'est une provocation quand je dis ça. Tous mes films sont politiques ! Il n'y a pas de prise de position, ni d'idéologie. Mais ils évoquent la difficulté de grandir, d'accepter quelque chose qui nous est inconnu et que nous devons apprendre. Ce documentaire aborde aussi le monde des migrants, considéré comme énigmatique. Ils peuvent être perçus comme des extraterrestres. À Lampedusa ils ne restent que deux ou trois jours, donc c'était difficile de créer une relation profonde, à la différence des autres personnages. Ces deux mondes sont vraiment différents dans la façon dont je les filme. C'est aussi une métaphore sur comment l'Europe les perçoit. Il y a un moment très important dans le film, c'est la musique d'un groupe nigérian. Cette scène évoque vraiment tout ce que j'essaie de dire et peut remplacer des dizaines d'interviews.

Recueilli par **Amélia Blanchot**

« Fuocoammare » sort en salles le 28 septembre.

FESTIVAL DU FILM
DE LA ROCHELLE

AUJOURD'HUI

Parmi 200 films à l'affiche jusqu'au 10 juillet, « Sud Ouest » vous guide et vous fait partager sa sélection totalement subjective.

« **ÉMILE ET LES DÉTECTIVES** », de Gerhard Lamprecht. L'adaptation de ce classique de la littérature jeunesse date de 1931 ! Une version rare, pour les enfants à partir de 8 ans. À 14 h 15, au Dragon.

RENCONTRE avec les réalisatrices turques Yesim Ustaoglu et Deniz Akçay ; et Kerem Ayan, directeur du Festival du film d'Istanbul (lire ci-contre). Animée par Ariel Schweitzer, historien du cinéma, critique et enseignant. À 16 h 15, à La Coursive. Entrée libre.

« **FUOCOAMMARE, PAR DELÀ LAMPEDUSA** », de Gianfranco Rosi. Le réalisateur italien est présent pour la projection de son documentaire sur l'île de Lampedusa, auréolé de l'Ours d'or à Berlin. À 20 h, à La Coursive.

« **LE ROI DE L'ÉVASION** », d'Alain Guiraudie. Un couple improbable brave les dangers de l'amour interdit. Un incontournable du réalisateur français. À 22 h, au Dragon.



« **Le roi de l'évasion** », à découvrir au Dragon à 22 h. (1)

« Le contexte en Turquie est de pire en pire »

DÉCOUVERTE Six réalisatrices turques sont mises à l'honneur. Kerem Ayan, directeur du Festival du film d'Istanbul, évoque la situation complexe du septième art dans son pays

AMÉLIA BLANCHOT

Les écrans auraient pu rester noirs. Programmée en avril, la 35^e édition du Festival du film d'Istanbul n'est pas passée loin de l'annulation. « À cause des attentats, nous avons eu moins d'invités. Le président du jury n'est pas venu. Mais nous l'avons maintenu et tout s'est bien déroulé », affirme Kerem Ayan, directeur du plus grand événement cinématographique de Turquie.

L'an dernier, la manifestation avait déjà été touchée par les vives protestations de certains réalisateurs dénonçant la censure d'un documentaire sur les rebelles kurdes. « Pour être projeté au sein d'un festival, chaque film turc doit obtenir un visa d'exploitation délivré par le ministère de la Culture. Certains sont donc retoqués. Le problème est que cette loi n'évolue pas », regrette le responsable.

Contradictions

Pour Kerem Ayan, la place du septième art en Turquie est cernée par les paradoxes : « Notre pays est vraiment étrange. Beaucoup de films parlant des kurdes ou du génocide arménien ont reçu l'aide du gouvernement. Ça passe mieux pour les fictions que pour les documentaires qui ont tendance à être plus politiques. Pourtant le contexte, lui, est de pire en pire... Surtout avec la menace terroriste ». Qui a encore frappé la semaine dernière, avec un triple atten-



Kerem Ayan participe à la rencontre avec Yesim Ustaoglu et Deniz Akçay aujourd'hui, à 16 h 15 à La Coursive. PH PASCAL COULLAUD

tat suicide à l'aéroport d'Istanbul. Certaines de ces contradictions seront abordées pendant le festival interna-

tional du film de La Rochelle, qui consacre la découverte de cette 44^e édition à six réalisatrices turques. Des

longs-métrages de Yesim Ustaoglu, Pelin Esmer, Deniz Akçay, Deniz Gamze Ergüven, Senem Tüzen et Ahu Öztürk seront projetés. Et deux d'entre elles font le déplacement à La Rochelle. « Il est important d'avoir un regard féminin sur la Turquie, dans ce pays où l'on parle beaucoup de la violence contre les femmes, de leurs droits... Elles ont eu le droit de vote plus tôt qu'en France mais il y a une régression. Cependant, elles jouent un rôle puissant. Nous comptons d'ailleurs un certain nombre de réalisatrices. J'ai le sentiment qu'elles sont plus courageuses dans les contestations que les hommes », estime le directeur du festival stambouliote.

« Films engagés »

Les 11 œuvres proposées seront d'ailleurs plutôt des « films engagés », notamment ceux de Yesim Ustaoglu. Globalement il est souvent question des femmes, des relations dans la famille, de la pression. « Mustang » est sans doute le plus familier aux yeux des spectateurs français, fort de ses quatre César. Ce film franco-germano-turc-qatari dénonce l'archaïsme de la société à travers le quotidien de cinq sœurs. « Il n'a pas été bien accueilli en Turquie, certains ne l'ont pas trouvé réaliste », relève Kerem Ayan.

Mais que les fins connaisseurs du cinéma turc se rassurent, quatre films seront projetés pour la première fois en France : « La Pièce », « Nobody's Home », « Motherland » et « Dust Cloth ».

« Ma création est assez politique »

Francofolies Bernard Lavilliers remet au goût du jour son album « Pouvoirs ». Ce concert inédit sera dévoilé vendredi, à La Rochelle

AMÉLIA BLANCHOT

Ce sera une première, réservée au public des Francofolies, dans l'antre du théâtre de La Courneuve qui, pour l'occasion, affiche complet. Vendredi 15, La Rochelle accueillera Bernard Lavilliers, monstre sacré de la scène francophone, dans une relecture inédite de son album « Pouvoirs » à 16 ans. L'artiste pourrait ainsi son processus créatif sans perdre de vue ses engagements.

« Sud Ouest Dimanche » Vous présentez aux Francofolies une création autour de votre album « Pouvoirs », enregistré en 1974. Pourquoi ce plongeon dans votre passé musical ?

Bernard Lavilliers D'une part parce que je ne l'ai pas beaucoup chanté en entier sur scène. Ici, au lieu de extraits, mais seulement quelques chansons, et pas le morceau de vingt-deux minutes. Et puis je pense que, en ce moment, revenir sur les pouvoirs, ça ne va pas faire de mal.

Vous réutilisez également d'autres chansons relatives au pouvoir, comme « Big Brother » ou « Les Mains d'or ». Ce n'est sans doute pas innocent, à un an de l'élection présidentielle, vous qui êtes un éveillé de consciences ?
Oui, ça tombe bien. Il y a beaucoup de choses sacrosanctes, pas que des trucs qui plombent, mais des choses drôles comme « Ringard pour le reggae » ou « Ça », qui est assez ancienne et très étrange. Pein de chansons que je n'avais pas interprétées depuis longtemps, comme « Les Aventures extraordinaires d'un billet de banque » ou « Troisième coutoux ». Effectivement, le programme de ma création est assez politique...

La révolte ne semble pas vous avoir quitté au fil des années... Quel regard portez-vous sur les luttes qui embrasent la France actuellement ?

La lutte qui s'est cristallisée autour de la loi travail est à mon avis beaucoup plus large. Il y a un ensemble de choses qui font descendre les gens dans la rue. C'est un prétexte. Quand j'écoutais des patrons, ils disent que la loi travail ne sert à rien, quand j'écoutais les ouvriers, ils disent la même chose. Pas pour les mêmes raisons, mais j'ignore pourquoi Hollande veut la maintenir à tout prix. C'est le façon de gouverner entre ceux qui partagent le gâteau, c'est la même depuis des années. Mais finalement, je préfère voter au sein d'un peuple debout que d'un peuple endormi.

S'il n'y a pas d'élément fait de votre ADN musical, vos influences ont toujours été extrêmement variées.



Après La Rochelle, Bernard Lavilliers présentera sa création dans une mini-tournée de neuf concerts. Elle débutera en province pour s'achever à Paris. PHOTO: MATHIEU SAMBERG/LODY

« Je ne me souvenais pas à quel point mes débuts étaient particuliers »

Qu'est-ce qui vous inspire aujourd'hui ?
Ouh là ! (Rires). C'est très vaste. Mes débuts sont extrêmement particuliers. D'ailleurs, je ne me souvenais pas à quel point c'était particulier. C'était un mélange entre Phil Spector et Magma. L'Amérique latine est venue plus tard. « Pouvoirs » n'a eu aucun succès au départ, je l'ai vendu sur la distance. Les mots et la musique que j'employais n'étaient pas vraiment accessibles... Ça me bloquait pas du tout, mon souci n'est pas de faire des tubes. Comme deux fois dans « Un tube », c'est long et creux.

En terme d'influences, je garde dans mon cœur les musiques bretonnes. Le Brésil, je viens d'y passer trois mois. Ça s'est américanisé. Musicalement, j'en tends plus de belles musiques comme avant, mais elles restent dans ma mémoire. Je m'intéresse à la musique du Cap Vert, j'étais hier avec Teófilo Chantre, l'un des compositeurs de Cesária Évora. Woodville, je chantais « Les Mains d'or » sur un tempo cap-verdien. L'Afrique me passionne toujours. Au fond, toutes les musiques m'intéressent. J'aime bien chanter des choses sérieuses sur des musiques gaies.

Le voyage a construit votre carrière tout comme votre personnalité. Fat-il encore partie de votre vie ?

Complètement. J'ai revêtu du Brésil ce que je suis impliqué dans l'association France-Afrique. Je suis allé voir le chef Raoni. Je suis resté un moment pour savoir comment ils vivaient, leur les autruches. Nous sommes quatre pour l'instant à soutenir ces peuples indigènes, il y a Nicolas Hulot, Pierre Richard, le chef lui-même et moi. À défendre la réputation des chefs qui se vendra fin octobre, pour dire à la planète qu'il faut arrêter de les

tuer. C'est mon dernier voyage en date et, en même temps, mon combat actuel.

Avez-vous un album en préparation et d'autres projets en vue ?
Je suis en train de finir un album qui sortira en mars. Je n'aime pas en parler tant qu'il n'est pas terminé, je suis suggestif. Par ailleurs, je fais des duos : avec Florent Marchet sur un album concept qui s'appelle « Frère animal » avec Jérémy Grandjean, j'aime bien le style qui a traduit « On the Road Again » en kabyle - c'est très étonnant -, et aussi avec Cyril Mouchon, un artiste qui défend La Chanson s'appelle « La loi du marbè ».

Y a-t-il un ou des artistes que vous admirez particulièrement en ce moment ?
En écoutant Léo Ferré, dont on vous sait fervent admirateur.

Où, parsons plutôt des vivants ! En ce moment, en français, j'écoute Feufévertin, je trouve ça intéressant. J'aime bien Benjamin Biolad même si c'est très différent. Jeanne Cherhal... Et Joanne Adèle. Elle, elle a cartonné, elle a beaucoup d'énergie et se voit en perspective. Et puis j'aime bien la fille d'Hélène aussi, ça, j'en oublie sans doute.

Comment regardez-vous l'évolution des Francofolies, vous qui êtes un habitué de longue date ? Y a-t-il un avant et un après Jean-Louis Fouquier ?
Où, c'est normal. L'al avait basé son festival sur la chanson en français, c'était son truc. Depuis, il y a des groupes qui chantent en anglais et la musique a deviné être devenue plus présente qu'il y a. Quand je dis variété, ce n'est pas péjoratif. Malheureusement, c'est peut-être plus populaire et plus branché, plus dans le public. Il y a de tout, des artistes un peu pointus et d'autres plus grands public. Je pense que ça fonctionne bien. Heureusement que le festival évolue !

Bernard Lavilliers en concert. Aux Francofolies de La Rochelle, vendredi 15 juillet (complet) ; vendredi 23 septembre, au FN Guéret ; à Metz, (15).

Au programme des Francofolies

MERCREDI 13 JUILLET

Scène Jean-Louis Fouquier. Broken Back, Marine Kaye, Louise, Mika.
La Courneuve. François Héry, Laurent Popik, Jacky Palmer, GrandBlanc, Pain Noir, et invités.
Scène du Village-Francofolies. Paul Wertz, Grégoire, (Gratuit).
La Sologne. Nuri, Electrozone, Ed Bangor, Housse Paris, Breakbot, Pamel, Aye, Claude Volante...

JEUDI 14 JUILLET

Scène Jean-Louis Fouquier. Guts, Bigflo & Oli, Nekfeu, Maître Gims.
La Courneuve. Météo, Fiane, Welson, Pomme, Schwini, et Wodini & Jean-François.
Scène du Village-Francofolies. Christian Orléans, Bigflo et Mike, Baptiste, Fanel, Oumme Souk, (Gratuit).
MERCREDI 15 JUILLET
Scène Jean-Louis Fouquier. Jean-François, Feufévertin, Féfé & Ibrahim Maskaouf, Amos, Louis Allagac.
La Courneuve. Barotia, Cloc Vincent, Minart, Pharaon de Wille, Bertrand Bégin, Terrie Tian, Bernaroff, et autres.
Scène du Village-Francofolies. Le hotstar d'Inna, Alex, (Gratuit).
JEUDI 16 JUILLET
Scène Jean-Louis Fouquier. Bathazar, Greeny, Pabozzi, Jay Woodz, The Prek, Papy Shlak, Maskon.



La Courneuve. Frédéric Zebout, Nord, Sagor, Corinne, Sébastien, Raphaël, L'annexite, et autres.
Scène du Village-Francofolies. Kolumbe, Fiane, Dymyris, Météo, Sharrangam, Jahan, Larman, (Gratuit).
DIMANCHE 17 JUILLET
Scène Jean-Louis Fouquier. Radio Elys, artois, supras, Joanne Adèle, Les Inkrus, Amos, Louis Allagac.
La Courneuve. Caroline Lecoq, Camille Harcourt, Mickey 30, Bessa, John-Louis, Dymyris, Emily Loukou, Katerine, Lou, Pabozzi, Météo.
La Sologne. Nuri, Hip-Hop, carte blanche à l'Académie.
Scène du Village-Francofolies. Sam Sabara, RhamProject, (Gratuit).
En savoir plus : www.francofolies.fr



Francis Baudet est aussi président du Centre régional d'expérimentation et d'application aquacole.

Benoit Massé, ostréiculteur au Château d'Oléron, réalise 30 % de son chiffre d'affaires à l'export.

Outre ses fonctions au port, Christian Marbach est expert maritime.

« Nous aimerions, M.Hollande... »

DOLÉANCES Le président François Hollande inaugure les Assises le 8 novembre. Que lui demanderaient six professionnels de la mer charentais-maritimes ?

FRANCIS BAUDET, MYTILOCULTEUR À BOURCEFRANC-LE-CHAPUIS

« Il faudrait que la France ait la même politique que l'Europe, qui demande à développer l'aquaculture. On importe plus qu'on ne consomme donc l'Europe voudrait produire plus sur les côtes européennes sauf qu'au niveau français, c'est bloqué. Ces blocages sont dus aux conflits d'usages sur l'eau avec les plaisanciers ou les associations de défense de l'environnement. Et les politiques ne nous soutiennent pas vraiment.

« Autre part nous avons l'espoir que le problème de qualité de l'eau soit enfin pris à bras le corps. Les productions souffrent, il y a de plus en plus de mortalités mais il n'y a pas de volonté politique de changer tout ce qui se fait en amont des rivières, comme l'agriculture intensive par exemple. Certes quelques recherches sont menées par Filmer (Institut français de recherche pour l'exploitation de la mer), cependant ce n'est pas suffisant. Quand le tourisme a été touché en Bretagne à cause de la prolifération des algues vertes sur les plages ça a réagi tout de suite. Quand les producteurs seuls sont

« Nous avons l'espoir que le problème de qualité de l'eau soit enfin pris à bras le corps »

« Nous avons l'espoir que le problème de qualité de l'eau soit enfin pris à bras le corps »



Francis-Georges Kuhn dirige F.A.S.T, agence maritime et manutentionnaire.

atteints on s'aperçoit que ce ne sont pas les mêmes moyens mis en place »

BENOÎT MASSÉ, OSTRÉICULTEUR AU CHÂTEAU D'OLÉRON

« Mes premières difficultés sont environnementales. Nous sommes enclavés entre la Charente et la Gironde, dans des eaux souillées par l'agriculture et la viticulture. Nous qui sommes en bout de chaîne on subit la pollution et la mortalité de nos huîtres, l'Etat laisse faire et d'un autre côté on vient nous embêter dès qu'on fait des travaux d'entretien dans nos claires. L'écologie c'est bien, mais il faut faire ça correctement. Il ne faut pas se contenter de faire plaisir à l'électorat bobo parce que le développement d'une entreprise ostréicole gêne visuellement les gens qui se promènent à vélo. Ensuite, je regrette l'isolement qui persiste entre les régions. Un ostréiculteur qui exporte en Chine a besoin d'un certificat d'origine délivré par la Chambre de commerce et d'industrie (CCI). En Bretagne ou en Normandie, un professionnel peut en demander plusieurs d'un coup, pour expédier ses huîtres très rapidement. En Charente-Maritime, ils sont délivrés un par un, au minimum quarante-huit heures à l'avance. Enfin, en France les charges sont trop élevées. Je voudrais qu'on les baisse mais qu'on n'impose de les reverser à mes salariés.

« Mes premières difficultés sont environnementales. Nous sommes enclavés entre la Charente et la Gironde, dans des eaux souillées par l'agriculture et la viticulture. Nous qui sommes en bout de chaîne on subit la pollution et la mortalité de nos huîtres, l'Etat laisse faire et d'un autre côté on vient nous embêter dès qu'on fait des travaux d'entretien dans nos claires. L'écologie c'est bien, mais il faut faire ça correctement. Il ne faut pas se contenter de faire plaisir à l'électorat bobo parce que le développement d'une entreprise ostréicole gêne visuellement les gens qui se promènent à vélo. Ensuite, je regrette l'isolement qui persiste entre les régions. Un ostréiculteur qui exporte en Chine a besoin d'un certificat d'origine délivré par la Chambre de commerce et d'industrie (CCI). En Bretagne ou en Normandie, un professionnel peut en demander plusieurs d'un coup, pour expédier ses huîtres très rapidement. En Charente-Maritime, ils sont délivrés un par un, au minimum quarante-huit heures à l'avance. Enfin, en France les charges sont trop élevées. Je voudrais qu'on les baisse mais qu'on n'impose de les reverser à mes salariés.



Frank Meteau (à droite) a transmis la passion de la pêche à son fils, Paul, déjà sacré meilleur apprenti de France.

Ça relancerait l'économie. »

CHRISTIAN MARBACH, PRÉSIDENT DE LA RÉGIE DU PORT DE PLAISANCE DE LA ROCHELLE

« C'est presque anecdotique, mais l'idée qui court en ce moment est de faire payer une taxe aux acquéreurs de nouveaux bateaux pour financer la destruction des anciens. Ce serait profondément injuste. La profession et les membres du gouvernement réfléchissent donc à une autre solution. Ce qui est plus important, je pense, serait de sensibiliser, dès le plus jeune âge, les enfants au monde maritime. On n'arrête pas de tirer la sonnette d'alarme en disant qu'on est en train de dégrader le pourtour du globe terrestre, mais il n'y a pas de formation marine dans les cursus classiques français. Même à La Rochelle on du mal à ce que les habitants se tournent vers la mer. L'effort à faire à l'intérieur des terres est extrême. La mer n'est pas qu'une affaire de gens qui pratiquent le bateau dans nos ports. Ça touche toute la population. La mer est une oubliée de notre éducation, les pouvoirs publics doivent y remédier. »

FRANÇOIS-GEORGES KUHN, PRÉSIDENT DE F.A.S.T À LA ROCHELLE

« Notre métier de manutentionnaire a évolué suite à la réforme portuaire de juillet 2008, qui transfère des terminaux, des outillages et du personnel des sept Grands ports maritimes (GPM) de France à des structures privées. Nous avons créé une structure ad-hoc pour gérer les terminaux dont nous avons hérité. On est titulaires d'AOT (Au-



torisation d'occupation temporaire) ou de conventions de terminal pour des périodes déterminées. Au terme de ces AOT, le GPM de La Rochelle peut récupérer ses terminaux. Quoi de nos investissements ? Une grue portuaire, par exemple, coûte 4 M €. Nous estimons qu'il y a une forme de précarité dans la dimensionnalité publique maritime. C'est mon premier message. Le deuxième concerne l'application de la taxe foncière. Les entreprises de manutention en étaient exonérées depuis des années. Après-guerre, d'ailleurs, l'Etat a décidé de la réappliquer du jour au lendemain. Heureusement, le GPM de La Rochelle nous a accompagnés avec des facilités de trésorerie. Mais on est le seul GPM à avoir traité le dossier. Si j'ai un concurrent à Nantes il n'est, pour l'instant, pas casé. Il se sera certainement demain, mais il dispose d'un avantage concurrentiel. Comment se fait-il que dans un état de droit certains paient une taxe et pas d'autres ? »

FRANCK MÉTEAU, PÊCHEUR À LA COTINIÈRE

« Il faudrait qu'il y ait plus de réactivité de la part de l'Etat, qu'il communique plus avec l'Europe. On a l'impression que c'est la commission européenne qui décide pour l'Etat français. Le grand débat ac-



tuel tourne autour de la pêche au bar dans le golfe de Gascogne, sur lequel on a l'impression de ne pas être écouté. Les professionnels qui pêchent le bar disent qu'il n'y a pas de problème sur le stock, ils n'ont jamais vu autant débarquer et on est en train de nous mettre une réglementation dessus avec un passage à 43 cm, une augmentation de taille de 6 cm. On n'est pas pris au sérieux. On nous colle des restrictions, mais on ne se préoccupe pas de savoir si les ours sont saines, il y a quand même pas mal de problèmes qui ne sont pas de la faute des pêcheurs. Ce serait bien qu'un ministère de la Mer soit créé plutôt qu'être rattaché à l'Agriculture ou à l'Écologie. »

MARTIN LEPOUTRE, DIRIGEANT DE FORA MARINE À PÉRIGY

« Je dirai au président de ne pas mettre d'entrave au développement des infrastructures sur le littoral. Je prends un exemple : si aujourd'hui devait être lancé un projet d'extension de port de plaisance tel que celui du port des Blinimes à La Rochelle, la réflexion n'aurait pas fini de se faire. Je ne demande pas que l'on nous aide, je demande que l'on ne nous complique pas la vie. Deuxième point, j'ai demandé d'être très vigilant vis-à-vis de Bruxelles et de l'Union européenne sur les réglementations ou les surcharges permanentes qui nous compliquent la vie de manière permanente. »



Martin Lepoutre représente les chantiers à la Fédération des industries nautiques.

Recueilli par Amélie Blanchot et Philippe Baroux

Interviews de professionnels du monde maritime pour un supplément de Sud Ouest sur les Assises de l'économie de la mer. Photos : archives Sud Ouest

« Je me sens plus serein »



Après 26 ans de production conventionnelle, le céréalier Dany Blondio a converti la totalité de ses terres à l'agriculture biologique.

« J'ai retrouvé une dynamique de groupe, j'échange beaucoup avec des agriculteurs biologiques du sud Deux-Sèvres », affirme Dany Blondio.

(Photo Amélia Blanchot)

DANY BLONDIO
9 rue du Lavoir
79170 Availles-sur-Chizé
Tél. 05.49.76.78.69.



« Utiliser tous ces pesticides depuis des années, ça ne me plaisait pas. Et j'avais le sentiment de ne rien maîtriser, d'être dépendant des marchés mondiaux », confie Dany Blondio. Ce céréalier, installé à Availles-sur-Chizé, a décidé de convertir ses terres à l'agriculture biologique en 2012, après 26

ans de méthodes conventionnelles. Depuis 1986, il cultivait blé, orge, maïs et tournesol sur les 143 ha de l'exploitation familiale. Dans les années 2000, le paysan est gagné par le doute. « Je n'étais plus très motivé par mon travail. Pourtant, à la base, j'adorais mon métier. » En quête d'une nouvelle dynamique, il diversifie ses activités et devient partiellement transporteur au sein d'une SARL montée avec deux confrères agriculteurs. « Avec l'un d'entre eux, nous avons décidé de passer au bio. J'y pensais depuis un moment et en 2012, nous avons entamé les démarches. Le troisième s'est converti en 2015 ».

Une nouvelle vie professionnelle débute. Il faut se déclarer, choisir un organisme certificateur pour les contrôles et surtout n'employer aucun pesticide, ni engrais minéral. « Au fond, le travail est le même. Ce qui a un peu changé, c'est que je fais plus de désherbage mécanique et surtout j'ai des nouvelles cultures comme le sarrasin, le petit épeautre, le lin, les lentilles vertes... ». Au bout de trois ans, le céréalier a obtenu le label agriculture biologique. Il vend la totalité de sa production à la Coopérative d'entente agricole de Loulay, en Charente-Maritime qui lui assure une stabilité des cours pendant cinq ans.

« Je suis beaucoup moins soumis à la fluctuation des prix. Il s'avère que le bio est loin d'être aberrant financièrement. Mon rendement est entre 3 et 4 fois moins important mais je revends mon blé 400 €/t, contre environ 130 € si j'étais en conventionnel. Je bénéficie de primes à la conversion et au maintien. C'était un peu difficile la première année, mais je ne regrette rien. Je me sens "propre", plus serein, à l'aise par rapport aux gens. Je ne veux pas trop critiquer le conventionnel, mais à un moment si le modèle ne convient plus il faut songer à le changer », conclut l'agriculteur. ■

Amélia Blanchot